

Vous propose au  
Cinémarivaux :

## Still the Water

De Naomi Kawase - Japon – VOST - 1h59  
sortie cinéma 1er octobre 2014  
Avec Nijirô Murakami, Jun Yoshinaga, Miyuki Matsuda  
**Présenté en sélection officielle au Festival de Cannes 2014**

Dimanche 15 février 2015 - 11h00  
Lundi 16 14h00  
Mardi 17 20h00

### La nature et l'homme

**Splendeur visuelle, ce poème cinématographique est la plus belle réussite de Naomi Kawase et l'un des chocs esthétiques du Festival de Cannes 2014.**

**L'argument :** Sur l'île d'Amami, les habitants vivent en harmonie avec la nature, ils pensent qu'un dieu habite chaque arbre, chaque pierre et chaque plante. Un soir d'été, Kaito, découvre le corps d'un homme flottant dans la mer, sa jeune amie Kyoko va l'aider à percer ce mystère. Ensemble, ils apprennent à devenir adulte et découvrent les cycles de la vie, de la mort et de l'amour...



**Notre avis :** On attendait le nom de Naomi Kawase au palmarès du Festival de Cannes 2014, pour l'un des trois prix les plus prestigieux, à savoir la Palme d'or, le Grand Prix ou le Prix de la mise en scène. Deux raisons laissaient envisager cette hypothèse : *Still the Water* était, avec *Winter Sleep*, le film plastiquement le plus abouti de la compétition. Et Jane Campion, présidente du Jury et femme cinéaste, aurait pu porter ce dernier opus de Naomi Kawase, dont la créativité fait écho à celle de l'auteure de *Sweetie*. Il n'en a rien été, et pour le Prix du Jury a été préféré l'estimable mais bien inférieur *Les Merveilles*... Après *Hanezu (l'esprit des montagnes)*, modèle d'épure panthéiste, Naomi Kawase se surpasse avec ce récit de deux adolescents découvrant les vicissitudes de la vie au milieu d'une nature tour à tour calme ou hostile. Kaito est déstabilisé par le divorce de ses parents, et ne trouve ses marques ni auprès d'un père tatoueur vivant à Tokyo, ni auprès d'une mère serveuse collectionnant les amants, dont peut-être ce malheureux quidam retrouvé noyé à la suite d'une tempête. Kyoko, plus sereine en apparence, vit avec sa famille dont sa mère mourante, incarnée par la très gracieuse Miyuki Matsuda.

Les rares dialogues se concentrent autour des rapports parents/enfants, ou à l'occasion des échanges avec un vieux pêcheur (Fujio Tokita, second couteau des films de Imamura), chœur antique à lui tout seul, aussi rassurant que Walter Brennan dans les westerns de Hawks ou Walsh. Si le scénario tient en trois feuillets, l'essentiel est ailleurs : dans le bruissement des arbres près de la plage, dans ces plans récurrents de jeunes gens adeptes de balades en vélo, dans ces prises de vue sous-marines sublimes, et dans un montage d'une poésie rarement égalée au cinéma, si ce n'est dans les films de Terrence Malick ou Apichatpong Weerasethakul. On songe d'ailleurs à ces deux formidables Palmes d'or que furent *The tree of life* et *Uncle Boonmee*... On retrouve en effet des similitudes avec les thèmes et le style de ces cinéastes. Kawase échappe toutefois au mysticisme du premier et à l'ésotérisme du second, mais parvient à la même puissance sensorielle. Cette communion de l'homme et de la nature sera une expérience unique de cinéma, pour qui accepte le fait qu'une œuvre soit autre chose qu'un produit culturel standardisé. Tant que des cinéastes de la trempe de Naomi Kawase verront leurs films projetés sur grand écran, on peut être assuré de l'avenir et de la force du 7e art.

## Tourné dans l'archipel japonais d'Amami, le film de Naomi Kawase est une splendide méditation entre premier amour et derniers instants.

Il n'est pas de cinéma plus simplement obsessionnel que celui de Naomi Kawase. Telle une enfant têtue revenant à la charge et bousculant la tenace ignorance d'adultes hébétés, elle s'en va partout répétant toujours la même question : pourquoi ? En 1992, elle partait armée de sa caméra à la recherche de ce père qu'elle n'avait pas connue, car il l'avait délaissée à la naissance (Dans ses bras). Dix ans plus tard, dans un autre documentaire, elle accepte à la demande de son ami photographe et mentor, Nishii Kazuo, d'enregistrer les derniers jours de sa lutte contre un cancer dévorant.

Dans *Still the Water*, cette fois dans le registre fictionnel, la jeune fille Kyoko, radiieuse, regarde impuissante sa mère malade rendre son dernier souffle. «Pourquoi faut-il que les gens naissent et qu'ils meurent ? On ne comprend pas», proteste-t-elle. Le film est né d'un deuil (la disparition de la mère adoptive de la cinéaste) et d'une révélation (son ancrage familial lointain dans une île subtropicale nommée Amami). La remontée aux origines guide toujours les pas de la cinéaste pour, en définitive, à nouveau la mener au seuil tremblant d'une question sans réponse. Présenté en compétition au Festival de Cannes, *Still the Water* est reparti bredouille. Une assez surprenante mise à l'écart si l'on veut bien considérer qu'il s'agit sans nul doute d'un des plus beaux films de l'année.

Entrelacs. Kawase semble éprouver une joie démultipliée à arpenter ce territoire azuréen qu'elle découvre comme la pièce manquante de son puzzle autobiographique. L'île, habitée mais sauvage, garde la trace lointaine de nombreux cultes animistes. Les dieux et les hommes coexistent dans l'entrelacs luxuriant du visible et de l'invisible. De vastes pulsations de couleurs, des nappes d'écumes, des colonnades de lumières émeraude et bleue, et des courants de vent chaud composent la matière toujours changeante, mobile, de cet éden où se déroulent simultanément le flirt des adolescents Kaito et Kyoko et l'agonie évanouissante d'une chamane.

L'émotion des commencements et l'adieu au monde forment la double polarité du récit que la cinéaste diffracte, rassemble, module afin que s'échangent en s'indifférenciant les valeurs qui s'y attachent. La femme qui va disparaître aborde les marges des ténèbres dans l'atmosphère de liesse d'une fête villageoise où se mêlent les chants et la danse des voisins bienveillants. En revanche, la très désirable union des deux jeunes gens se trouve constamment empêchée par un désordre d'affects indécis. En chaque scène, la comptine d'écolier et l'élégie grandiose, ou encore le bredouillis boudeur et l'affirmation symphonique trouvent à accorder leurs voix asymétriques, dissonantes, pour quelques mesures d'une parfaite harmonie.

Tatoueur : L'immersion sensorielle que propose le film est d'autant plus perturbante qu'elle s'accompagne d'effets de palier et de désorientations successifs. Les personnages sont constamment pris dans un dilemme d'appartenance, entre le bonheur simple d'être là et la furieuse envie d'aller voir ailleurs. La topographie de l'île absorbe peu à peu toute idée de frontière entre la terre, le ciel et l'eau. Un passage à Tokyo, où Kaito rend visite à son père tatoueur, accentue encore le sentiment, par ce brusque retour aux réalités urbaines et clignotantes de la modernité, que l'île est aussi comme un au-delà mental aux contours évasifs de rêverie inquiète. La saignée - par deux fois - d'une chèvre blanche aux râles convulsifs projette sur le sol la coulée rouge de la mort concrète, bien réelle, qu'un typhon vient bientôt rincer à grandes eaux dans un déluge nocturne. L'île paraît alors un esquif à la dérive qu'une lame de fond pourrait faire disparaître.

Naomi Kawase aime les vagues, les cotillons métaphysiques tournoyant dans une lumière limpide, les mantras, elle parvient à plier, l'un sur l'autre, contemplation et intériorisation.

**Le film nous semble si précieux qu'on voudrait l'avoir dans la poche comme un objet porte-bonheur pour affronter sans peur les nombreux «pourquoi ?» qui attendent encore aux détours des chemins.**

Didier PÉRON *Libération* 30 septembre 2014

Court : **Au poil** Hélène Friren Animation 7'45

Quitté par sa petite amie, Pierre décide de remplacer son poisson rouge, emporté par la jeune fille. Dans une animalerie, il se retrouve nez à nez avec un hamster chauve un peu étrange. Une relation entre humanité et animalité va se nouer entre les deux êtres.

Sans aucune parole, convoquant une bande musicale aux 'synthés' très années 1980, *Au poil* s'amuse joyeusement de la pleuterie masculine : la virilité n'est décidément plus ce qu'elle était !

Prochaines séances :

**The Cut** :       jeudi 19 - 18h30  
                  dimanche 22 – 19h00  
                  lundi 23 – 14h00  
                  mardi 24 – 20h00



Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ \* Plein tarif 18€

\* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)